

Une expérience française des Balkans ?

Ruptures d'intelligibilité et mobilisations citoyennes face aux crises roumaine et yougoslaves (1989-1999)

Résumé

Anne Madelain

Cette thèse tente de saisir le moment singulier qui, à partir de 1989, a vu coïncider la fin du communisme en Europe de l'Est, la fin de la guerre froide et le 'retour de la guerre' en Europe, et les ruptures d'intelligibilité qui l'ont accompagné. La Roumanie post-communiste puis la Yougoslavie en guerre ont été les terrains d'interventions politiques, militaires, médiatiques ou humanitaires étrangères d'un type nouveau dans lesquelles la France a été fortement impliquée. La 'révolution' roumaine de décembre 1989, malgré sa brièveté et les manipulations médiatiques auxquelles elle a donné lieu, puis la situation vite qualifiée de 'crise humanitaire' qui a suivi, ont provoqué en France un élan humanitaire inédit traversé par une mobilisation de citoyens engagés dans des actions locales pour une démocratie 'par le bas'. La dislocation de la Fédération yougoslave et les conflits qui se sont succédés à partir de 1991 en Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine et Kosovo, ont eu un écho inédit dans la société française, à la fois par l'ampleur et l'originalité de la mobilisation d'intellectuels, d'acteurs du monde culturel et d'associations citoyennes *ad hoc* et par les interrogations politiques et sociétales que ces conflits ont suscité.

Notre hypothèse est qu'une expérience singulière s'est produite en France durant ces crises fortement médiatisées, observable dans la façon dont les bouleversements de la région ont été perçus, dans les réactions et les mobilisations qu'ils ont suscitées et enfin dans les questionnements qu'ils ont fait surgir en particulier sur l'ethnicité, la nation ou encore le vivre-ensemble. Ce moment d'opacité et de stupeur est celui de multiples ruptures d'intelligibilité dont on peut retracer les genèses dans les perceptions et les savoirs forgés sur la région balkanique (au sein de l'Est européen) durant les périodes précédentes et qui témoignent de relations asymétriques, souvent épisodiques et médiatisées. L'approche contemporaine s'appuie donc sur une histoire plus longue, celle de la mise en carte mentale d'un espace qui a été longtemps considéré comme une périphérie, marquée par l'altérité orientale ou totalitaire.

Partie d'une interrogation sur les décalages de perceptions et la construction de représentations, la thèse met en avant la notion d'expérience d'abord dans une analyse des « cadres de l'expérience »¹ qui ont alimenté dans la durée la construction des savoirs et des perceptions des Balkans en France (Partie I). Elle s'attache dans une deuxième partie aux lectures des crises qui ont

¹ Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Minuit, Paris, 1991 [1974].

traversé cette région dans les années 1990 et aux expériences militantes à la fois novatrices et éphémères qu'elle ont suscitées en France, caractérisées par une mise en avant de la citoyenneté et une émancipation par rapport aux institutions (partis politiques, syndicats, églises). La troisième partie met en lumière à partir des ruptures d'intelligibilité constatées, une mutation qui concerne non seulement les pays en crise mais aussi ceux qui les observent de l'extérieur en Europe, et singulièrement en France, affectant les modes de compréhension des événements observés autant que les croyances qui gouvernent l'action.

La thèse s'appuie sur le dépouillement de fonds d'archives associatives (bulletins, tracts correspondances, rapports) souvent privées, sur des entretiens et sur l'analyse de documents publiés (témoignages, essais, articles de presse, récits de voyage, films). Les références bibliographiques organisées de façon thématique comprennent, entre autres, un panorama des travaux sur les perceptions et la connaissance des Balkans, les perceptions des conflits yougoslaves et les réactions qu'ils ont suscités. L'attention aux usages, aux pratiques ou encore aux contextes de circulation des informations renvoie à l'individualisation et à la différenciation des vécus et à leur perception plus fine, l'angle mort ou le point opaque auquel il est apparu important de se confronter étant l'expérience vécue, apportée, assénée par l'événement ou l'étrangeté du terrain. L'expérience, individuelle et collective, draine d'un côté une mémoire, qui s'élabore rationnellement, et de l'autre des éléments impensés qui orientent l'attente et la prochaine expérience. L'attention porte aussi, en suivant les analyses de l'historien Reinhart Koselleck², sur la formulation de l'expérience (histoire, récit), telle qu'elle est culturellement construite et individuellement vécue, ainsi que sur le lien entre expérience et élaboration de savoirs, entre formulation de l'expérience et écriture de l'histoire.

La première partie interroge les cadres qui ont forgé la perception des Balkans en France et les savoirs qui ont été élaborés sur cet espace, en distinguant trois temporalités : la longue durée de la constitution des savoirs savants et ordinaires depuis le XVIII^e siècle, la moyenne durée (1945-1990) qui correspond à la mémoire vive des acteurs marquée par le prisme de la guerre froide et un présent qui commence en 1989-1990 avec la césure de la chute du communisme.

Depuis le début du XX^e siècle le 'regard occidental' sur les Balkans a été décrypté par les savants originaires de cet espace. À partir du milieu des années 1990, la critique de l'hégémonie discursive occidentale prend pour objet l'Europe orientale et les Balkans, suivant la voie ouverte par Edward Saïd³. Dans cette perspective, notre analyse cherche à lier représentations, connaissance et

² Reinhard Koselleck, *Le futur passé*, Paris, éditions de l'EHESS, 1990 ; *L'expérience de l'histoire*, Paris, Galimard-Seuil, 1997.

³ Edward Saïd, *Orientalism*, Pantheon Books, 1978, Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe: the Map of Civilisation in the Mind of the Enlightenment*, Stanford University Press, 1994 ; Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, 1997.

expérience. Elle propose de considérer la construction des savoirs sur les Balkans en France, non comme une continuité linéaire, mais comme l'étagement de ces trois temporalités liées par des filtres successifs, des transmissions imparfaites mettant en jeu des champs disciplinaires et des réseaux d'acteurs différents, des processus d'actualisation partiels et souvent instrumentalisés.

Le chapitre 1 prend pour objet cette longue durée en passant en revue une série d'auteurs et d'événements qui ont marqué la 'découverte' voir même l'invention de cette région par les Occidentaux et les spécificités de la position française dans un contexte de rivalité européenne, en particulier franco-allemande. Des interactions décisives de la période napoléonienne à l'établissement de la slavistique à partir des années 1840-1860, en passant par la découverte de la poésie épique, la connaissance des Balkans en France s'élabore principalement de seconde main et alimente un imaginaire exotisant, déterritorialisé et producteur de stéréotypes. Les guerres balkaniques (1912-1913) puis la Première Guerre mondiale, qui ouvre une période où la carte européenne est redessinée sous l'égide de la France avec l'engagement de ses savants, forment un épisode de rapprochement, producteur d'une nouvelle littérature -savante et populaire- sur la région, source de construction ou de réification des stéréotypes positifs et négatifs, mais aussi d'expériences traumatiques restés souvent inexprimées. La période de l'entre-deux-guerres voit la construction de coopérations culturelles nouvelles mais politiquement encadrées entre la France et les nouveaux États balkaniques. Le filtre des constructions étatiques et nationales (dans une ambivalence récurrente entre nation ethnique et nation civique) masque souvent dans la perspective française les héritages multiples des empires ottomans et austro-hongrois. L'effondrement de la France en 1940 et les guerres civiles qui traversent la péninsule balkanique durant la Seconde Guerre mondiale forment un épisode traumatique particulier dont la mémoire est réactivée dans les années 1990.

À partir de 1945, le prisme de la guerre froide mais aussi celui des engagements politiques à gauche ont durablement conditionné le cadre d'analyse des acteurs, en particulier de ceux des années 1990 (chapitre 2). Les 'pays de l'Est' (dans lesquels les États balkaniques, sauf la Grèce, sont désormais inclus) sont alors l'objet d'investissements et de débats idéologiques qui déterminent les positions intellectuelles mais aussi la construction des savoirs savants. Si la découverte des dissidences a marqué un tournant, la critique du communisme a continué d'alimenter dans le grand public une vision plus idéologique que concrète de la région. Ce chapitre analyse aussi la spécificité de la perception française de 'l'expérience yougoslave', devenue dans les années 1960 la référence de ceux qui s'interrogent sur les alternatives entre capitalisme et bolchevisme. Si l'engouement pour l'autogestion est riche de déplacements et de malentendus, l'obsolescence du modèle dans les années 1980 n'a pas été réellement interrogée. L'effritement des

positions idéologiques de la guerre froide ne s'accompagne pas d'une attention plus grande à la dynamique des sociétés de l'Est qui érode pourtant les mécanismes de fonctionnement des régimes dans les années 1980. Le mouvement de solidarité envers la société polonaise après la répression du syndicat Solidarność en 1981 constitue à cet égard une exception. Le succès des réflexions sur l'identité européenne portées notamment par Milan Kundera, fait réapparaître une Europe centrale plus fantasmée que réelle, préparant la voie au retour des Balkans comme 'problème pour l'Europe'.

La notion de cadre empruntée au sociologue Ervin Goffman permet d'articuler les perceptions à un moment donné et les cadres de l'expérience qui les rendent possibles, les limitent ou les orientent. Les cadres sont compris comme des réalités dynamiques, organisées par des acteurs en situation et mobilisables pour des opérations de cadrage ou de recadrage. Les cadres concernent aussi les pratiques et les formes matérielles de transmission comme les études slaves, les savoirs journalistiques, les traditions universitaires ou l'expérience touristique. Leur exploration, à travers les temporalités différenciées, permet de mettre à jour des continuités pertinentes pour l'analyse des années 1990, qui renvoient autant à la position de l'observateur qu'au terrain observé. Certaines concernent l'approche de l'Europe centrale et orientale dans son ensemble, comme la tendance à l'abstraction et aux généralisations, les filtres militants et idéologiques, 'l'asymétrie psychique' entre l'Est et l'Ouest du continent qui se manifeste par la difficulté de prendre en compte le vécu des sociétés est-européennes. D'autres sont plus spécifiques à l'approche française de la région balkanique, c'est le cas de la sympathie envers les luttes des peuples vus comme s'émancipant de l'oppression des empires, l'hybridité des savoirs, l'intérêt pour la culture populaire de la péninsule, voire sa folklorisation, qui renvoie au refoulement du populaire dans la culture individualiste et universaliste hexagonale. Dans la mémoire officielle, le refoulement des périodes impériales et coloniales et la conception républicaine de la nation rendent plus difficile la perception de la diversité ethnique et religieuse de l'Europe orientale.

Le chapitre 3 récapitule les principaux traits des traditions universitaires et littéraires qui se sont construites en France sur les sociétés et cultures des Balkans. Il évalue l'héritage des habitudes touristiques dans les pratiques des années 1990 et celui de la mémoire d'une géopolitique européenne et d'utopies de gauche, que la chute du mur de Berlin et du communisme à l'Est viennent déstabiliser, sans pour autant les penser avec les outils et le recul adéquats. La question de l'actualisation d'éléments disparates des différentes temporalités précédemment exposées se pose quand les Balkans réapparaissent comme région à la faveur de l'effondrement du bloc soviétique en 1990. Le décryptage de l'actualité par les observateurs français se focalise sur des événements nommables qui portent en eux leur lot d'explications, d'émotions et d'images héritées : la perception des révolutions est-européennes de 1989 et celle du déclenchement d'un nouveau

‘conflit balkanique’ sur le continent européen en portent la trace. La revitalisation de souvenirs partiels et partiaux se présente comme une réponse à des interrogations contemporaines. L’expérience individuelle, ainsi que les manières de raconter une expérience perçue comme collective s’articule entre la réactivation de certaines traces venues de la stratification au cours du XX^e siècle d’une vision française du Sud-Est européen et l’oubli d’autres. Enfin, les perceptions des Balkans au tournant des années 1990 sont influencées par l’effacement brutal, bien que peu perceptible sur le moment, des références et des croyances dans le communisme. Cet effacement met en jeu des chronologies différenciées : celle des événements radicaux de 1989-1991, celle des transformations des croyances politiques et religieuses avec leurs variantes collectives et individuelles. Plus encore que la connaissance des Balkans en France, les canaux sensibles de la transmission mobilisent l’attention : les faits de communication, les héritages langagiers, la persistance des représentations et des pratiques ainsi les évolutions des cadrages.

La seconde partie de la thèse est consacrée aux événements qui modifient les équilibres politiques, économiques et sociaux de la péninsule balkanique dans les années 1990 et à leurs perceptions en France. L’examen des cadrages médiatiques dans lesquels ils se construisent et les réactions qu’ils produisent, en particulier une série de mobilisations qui traversent des pans divers de la société française permettent de saisir les ruptures d’intelligibilités auxquelles sont confrontés des acteurs étrangers, autant -bien que différemment- que les protagonistes des événements eux-mêmes.

À partir du début de la décennie 1990, la situation vite qualifiée de ‘crise humanitaire’ qui suit la chute de Nicolae Ceausescu en Roumanie puis l’éclatement sanglant de la Yougoslavie offrent des spectacles médiatiques dans lesquels les interventions politiques, militaires et humanitaires étrangères sont parties prenantes. Le chapitre 4 se penche sur les cadrages médiatiques à la fois internationaux et nationaux dans lesquels ces événements sont vus à un moment de bouleversement des moyens de communication (où émerge en particulier l’information en continu), puis sur leurs conséquences sur les interprétations, qui interfèrent avec les événements et conditionnent les réactions étrangères. Une série de processus concrets du traitement médiatique des crises roumaine et yougoslaves (décontextualisations, recontextualisations et mises en récit) et leurs liens avec d’autres événements exemplaires de la même période (guerre du Golfe, génocide au Rwanda) sont analysés. L’émergence d’un nouveau vocabulaire pour décrire les événements du monde (‘crise’, ‘intervention’, ‘communauté internationale’, ‘ingérence’, ‘sécurité’, etc.) entre en tension avec l’obsolescence des cadres d’analyse qui ont pourtant du mal à être renouvelés. En s’appuyant sur une série de travaux récents (en sociologie et sciences de la communication) et les témoignages d’acteurs (militaires, journalistes, diplomates), il s’agit de décrire les décalages de

perceptions, les difficultés d'interprétation avec leurs conséquences sur le déroulement des événements et l'inadéquation des interventions occidentales, en particulier celle de l'Organisation des Nations unies en Croatie puis Bosnie-Herzégovine entre 1992 et 1995. Le chapitre 4 conclut sur l'articulation entre médiatisation et événement pour cerner les basculements multiples à l'œuvre dans l'ordre des croyances collectives : la critique des médias se généralise mais les manifestations d'indignation témoignent aussi de la persistance d'une forte croyance dans la capacité de ces derniers à dire la vérité, une chronologie médiatique transnationale émerge mais la perception de l'actualité internationale reste déterminée par le contexte national.

Le chapitre 5 est consacré à la reconstitution de deux 'moments militants' dans la société française -la mobilisation humanitaire et citoyenne en Roumanie (1989-1995) et la mobilisation protéiforme face aux crises yougoslaves (1993-1999)- caractérisés par l'apparition d'associations *ad hoc*, de réseaux « sans frontières », de manifestes d'artistes et de jumelages transnationaux, avec comme mot d'ordre un impératif citoyen. À partir d'une cartographie des acteurs, de l'établissement de chronologies et une attention particulière à la façon dont se sont racontés ces engagements militants, la thèse s'interroge sur les mutations du militantisme, sur le rôle de ces deux crises extérieures mais perçues comme européennes dans son évolution. La thèse met en effet en lumière que le terrain étranger est devenu avec les événements roumains puis yougoslaves un lieu d'engagement citoyen, de même qu'un champ inédit d'expérimentations pour de nouvelles pratiques qu'elles soient humanitaires, militantes, politiques et même artistiques. En Roumanie, face à une crise sanitaire et sociale surévaluée (1989-1992), l'élan humanitaire piloté par des acteurs en majorité français (ONG, associations de citoyens), se caractérise d'abord par une grande désorganisation, puis par l'expérimentation de méthodes nouvelles comme l'introduction des psychiatres, psychologues ou psychanalystes face à des situations désormais définies comme 'post-traumatiques'. Dans la même période, le réseau Opération villages roumains, une initiative de militants associatifs français et belges lancée en 1988 pour protester contre la politique urbaine du président Ceausescu, va se muer en un vaste mouvement européen de coopérations locales, offrant un cadre inédit à des échanges interpersonnels transnationaux. Ces initiatives sont replacées dans le contexte de la relance des coopérations institutionnelles avec les pays post-communistes.

La mobilisation face aux différents conflits en Yougoslavie a pris d'autres formes, en particulier du fait du contexte plus dramatique du conflit armé et des impuissances des gouvernements occidentaux à y répondre. Elle a été marquée par la prise de parole d'intellectuels qui réaffirment leur rôle dans l'espace public, par celle d'artistes et d'acteurs culturels cherchant une voie spécifique d'action politique ou encore de citoyens regroupés dans des associations *ad hoc*, tels que les collectifs 'contre l'épuration ethnique' apparus dans toute la France à partir de 1993. Ces militants interagissent avec les acteurs ou observateurs des interventions internationales :

journalistes, personnels humanitaires, diplomates, dirigeants politiques et militaires. À partir d'archives en grande partie non déposées, le chapitre dresse une cartographie de ces acteurs et de leurs différents positionnements et un historique des principales actions collectives, en particulier celles qui ont visé à constituer un mouvement organisé et à proposer une expression politique (campagnes nationales, pétitions et manifestations, constitution d'une liste aux élections européennes de 1994, etc.), en les situant au sein d'un foisonnement d'initiatives locales ou transnationales.

Le chapitre 6 s'interroge sur les enjeux de l'engagement dans une cause dans les Balkans et sur les questions, les projections et les évitements qu'il a produit sur l'action collective en France, autant que sur la vision du pays étranger. À l'aide d'interviews et de diverses formes de témoignages et de récits d'engagement, sont explorés les champs d'expérience (en particulier les filiations militantes et les cadres d'interprétation) et les horizons d'attentes des acteurs. La volonté de structuration, visible dans l'action associative en Roumanie autant que dans les associations contre la guerre en Yougoslavie, est mise en évidence. Les rôles des ressortissants balkaniques et des oppositions antinationalistes en ex-Yougoslavie sont également décrits grâce à une étude fine des publications et de la vie des associations considérées.

Le passage au politique s'avère néanmoins un échec et ces engagements sont l'occasion de constater qu'un certain nombre de modalités d'actions collectives ne fonctionnent plus, que penser la guerre ou la déstructuration d'une société est tout aussi compliqué que d'y remédier. En effet, face à des États et des sociétés qui se défont plus ou moins violemment, l'impératif citoyen proclamé par les militants en France entre en tension avec l'action humanitaire qui s'impose durant la période comme une nouvelle logique d'action gouvernementale et non gouvernementale. L'activité des acteurs culturels français en Bosnie-Herzégovine fait l'objet d'une étude de cas particulier. Explorant différentes dimensions des actes de témoignage et des campagnes publiques, ainsi que les actions symboliques vécues comme des substituts d'action politique, l'analyse met en évidence les apories nouvelles inhérentes à ces actions militantes et les malentendus avec les bénéficiaires présumés, au-delà des ambiguïtés et des limites d'une conception de 'l'art contre la barbarie'. Les 'moments militants' considérés remettent en cause un certain nombre de frontières entre les positions de militants et d'observateurs, entre les sensibilités religieuses et politiques, ou encore entre humanitaire et politique. Des sociétés étrangères ont été ainsi approchées à travers des prismes militants au moment précis où de nouvelles modalités d'actions étaient recherchées.

À partir de ces ruptures d'intelligibilité, la troisième partie s'attache à décrire une mutation qui concerne non seulement les pays en crise mais aussi ceux qui les observent de l'extérieur. Elle affecte les modes de compréhension des événements observés autant que les croyances qui

gouvernent l'action collective en régime démocratique et a même pu devenir une épreuve morale, au moment où une « raison humanitaire »⁴ se généralise comme idéologie et mode de gouvernement. La focalisation sur l'ethnicité comme problème dans le cas des conflits yougoslaves, mais aussi l'engouement pour la culture populaire des Balkans permettent d'interroger les cadres nationaux et transnationaux dans lesquels se recompose un discours sur la nation, l'ethnicité et le vivre ensemble dans le contexte d'une Europe bouleversée par la fin du communisme.

Le chapitre 7 revient sur les ruptures d'intelligibilité en mettant en évidence l'ampleur des difficultés à établir un discours cohérent sur les crises roumaine et yougoslaves et à penser les moyens d'y remédier. Ces apories expliquent que des pays étrangers aient pu devenir des espaces de projection pour les questionnements propres aux observateurs, en partie liés à la re-mémorisation de situations sociales et individuelles vécues dans la communauté nationale. La thèse questionne dans un premier temps les malentendus de l'élan humanitaire français en Roumanie, qui s'expriment d'abord par les formes d'instrumentalisation d'une image misérabiliste du pays fortement réactivée dans l'observation de l'actualité roumaine (en particulier à partir de la découverte par les médias du 'drame des orphelinats' en 1990) et qui contamine les positionnements militants. Ces malentendus s'expriment aussi dans les apories de l'utopie citoyenne portée par les initiateurs d'Opération villages roumains et souvent les acteurs des premiers jumelages, confrontés à la popularité du mouvement, à certaines déconvenues de la coopération locale et à des interlocuteurs mus par des logiques d'action différentes.

Face aux conflits yougoslaves, la raison a achoppé sur la difficulté à penser l'effondrement du pays commun, d'autant plus forte que les conceptions de la nation en Europe orientale forment un angle mort persistant de la vision française des Balkans. L'indignation autant que les discours de la complexité ont suscité des explications historicisantes ou des controverses abstraites de la part d'intellectuels peu au fait des réalités balkaniques et oublieux de leurs propres connaissances d'une Yougoslavie socialiste désormais disparue. La compréhension empathique prônée par d'autres acteurs, en particulier les collectifs de citoyens, n'a pas mieux réussi à produire un discours alternatif aux interprétations discréditées des événements : les projets de soutien aux médias indépendants dans l'ex-Yougoslavie considérés comme des moyens de démocratisation, dont sont analysées ici plusieurs initiatives représentatives, ont rarement servi à alimenter l'actualité disponible en France. Les relations avec les intellectuels antinationalistes ex-yougoslaves, dont plusieurs exemples sont ici présentés, ont aussi été tributaires des prismes hérités de la perception des dissidences est-européennes et handicapées par la faiblesse des relations dans le passé.

⁴ Didier Fassin, *La raison humanitaire*, Gallimard-Le Seuil, 2011.

Plus encore : dans la Yougoslavie éclatée, l'effondrement intellectuel et moral était le signe de l'effondrement de la société elle-même. La difficulté à expliquer rationnellement la nature de la guerre, les motivations des belligérants, l'évolution des institutions post-communistes ou encore la destruction de l'ordre familial, a pu produire chez les observateurs étrangers une contamination par les discours dénoncés : idéologies nationalistes, fatalisme et logique autoritaire. Les lectures essentialisantes et une vision fataliste du malheur ont eu tendance alors à se généraliser, et la rhétorique émotionnelle a puisé dans un réservoir d'analogies avec la Seconde Guerre mondiale, alors que la conjoncture commémorative du cinquantenaire a été un moment de réécriture de l'histoire de la Shoah. La thèse analyse comment ce cadre analogique s'organise dans les discours militants à l'instar de ce qui a déjà été constaté par d'autres auteurs pour les discours médiatiques, dans un processus qui alimente l'expression d'une mauvaise conscience.

Enfin, les questionnements sur l'ethnicité, le religieux et le populaire formulés dans l'espace public français à l'occasion de ces crises produisent des évitements, mais participent aussi aux recompositions en termes de signification. Le chapitre 8 met en parallèle les difficultés spécifiques au contexte français des années 1990 à penser l'ethnicité qui accompagnent la crainte d'une ethnicisation, voire d'une islamisation des sociétés, avec l'engouement constaté dans ces mêmes années pour des formes folklorisées de culture populaire des Balkans. À partir d'une analyse comparative de la réception de plusieurs ouvrages traitant des rapports entre ethnicité et violence en Serbie et d'une exploration de plusieurs débats qui ont lieu durant la guerre en Bosnie-Herzégovine, la thèse explore les 'apories' de l'ethnicité dans le contexte français et formule plusieurs hypothèses sur les dynamiques qui ont favorisé face aux conflits yougoslaves des années 1990 des explications généalogiques et la propagation des nécessités historiques sur des raisonnements plus scientifiques : évitements dont fait l'objet la violence spécifique des conflits du XX^e siècle chez les historiens français, conception de la nation civique et prégnance d'implicites primordialistes sur l'ethnicité.

D'un autre côté, l'intérêt pour les cultures populaires des Balkans, qui, comme on l'a vu au chapitre 1, a des antécédents dans le temps, refait surface avec la médiatisation de la région au début des années 1990. À partir d'une analyse des parcours, des trajectoires et réceptions de deux artistes originaires des Balkans qui ont trouvé une consécration internationale dans l'hexagone -le cinéaste yougoslave Emir Kusturica et l'écrivain albanais Ismail Kadaré-, la thèse met en évidence les formes de '*storytelling* épique' et de réécriture de l'histoire proposées par ces artistes. Elle en décrit les contextes de production et de réception yougoslave, albanais ou français, dans lesquels se sont construites leurs œuvres au regard des événements (crise du socialisme, éclatement de la Yougoslavie ou guerre du Kosovo). La renommée atteinte en France par ces artistes, qui ont presque éclipsé leurs pairs dans leurs domaines respectifs, conduit à s'interroger sur l'impact de leurs visions du monde sur la connaissance profane (et même savante) de la région des Balkans.

Cette thèse a montré que l'expérience française des Balkans avait une continuité dans le temps, dont un des fils rouges était la difficile perception du vécu des sociétés. Après 1989, elle alimente la circulation des symbolisations et des stéréotypes, la peur de l'ethnisation conjointement à la propagation des lectures nationalistes ou misérabilistes. C'est aussi une réalité conjoncturelle dans un moment perçu comme une césure temporelle avec l'apparent retournement que marque l'effacement du communisme à l'Est de l'Europe au début de la décennie 1990. Les recadrages liés aux transformations brutales de la réalité sociopolitique prennent d'abord la forme d'une dissolution des cadres de pensées, qui affecte autant la vision des crises balkaniques que les croyances dans l'action collective. En témoignent les mutations du militantisme auxquelles les événements dans l'Europe post-communiste, et en particulier les deux crises étudiées, ont été tour à tour des révélateurs et des accélérateurs de l'entrée en obsolescence de certaines formes d'engagement. On constate donc à l'occasion de ces crises, les multiples difficultés à constituer un espace transnational permettant de penser le monde contemporain et d'agir sur lui. Les transformations contemporaines du rapport entre l'expérience (individuelle et collective) et la connaissance, constatées au fil de cette thèse, justifient la méthodologie suivie : l'attention aux vécus des acteurs, aux décalages de perceptions et à l'enchevêtrement des temporalités. Elles incitent aussi à réévaluer la place des Balkans dans l'histoire de l'Europe.